

Extrait n°1 du livre :

Le Contre-Pied

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Les pierres polies crissaient sous ses pieds, il se baissa pour choisir un galet, le plus plat et le plus circulaire possible. Il se souvint qu'Hervé ne pouvait résister à l'envie de faire des ricochets, il était fort à ce petit jeu et détenait un record à battre : vingt... trente rebonds ? Non sûrement plus, car d'un coup et sans entraînement, Yves égala cette performance. Il téléphonerait à Hervé, ils retrouveraient leur vieille complicité à laquelle Nadia avait mis fin.

Il lança de nouveau un galet et la trajectoire atteignit presque la berge opposée. Le dernier flocc avait dérangé une poule d'eau, il vit des herbes bouger. Non ! C'était un chien qui se dressa brusquement. Il tourna la tête vers un buisson de saules comme pour attendre un ordre, puis se recoucha.

Yves, intrigué, recommença et n'aperçut qu'un frémissement dans les feuillages. Il avait la désagréable impression d'être observé. Il regarda attentivement la berge : il ne voyait pas de pêcheur. Il décida de faire semblant de partir en remontant le sentier pentu du barrage.

Arrivé sur la crête, il prit la direction des peupliers et en se baissant, il retourna sur ses pas. Accroupi et masqué par les roseaux, il scruta attentivement le buisson de saules. Un homme se leva en regardant dans sa direction. Un chien bancal le rejoignit, il boitait comme... Oui ! C'était bien le marginal du supermarché qui l'espionnait. Pourquoi ? Il le vit disparaître derrière une haie, il entendit plusieurs fois les soubresauts d'un démarreur puis le ronronnement d'un moteur. Le bruit s'éloigna et il n'aperçut qu'un reflet du soleil entre deux arbres.

Il approchait du village en suivant le chemin de halage. Une voiture roulait lentement dans sa direction, très lentement, presque au pas. Un pêcheur devait repérer une bonne place pour tremper son fil. Elle arriva à sa hauteur et un homme en képi vert passa la tête par la portière.

- Bonjour monsieur ! ONCFS !

Yves avait horreur de ce genre de présentation. Que voulait dire ces initiales ? EDF, PDG, BMW ça passait, DRH, pourquoi pas mais ON... Machin non ! Il allait piéger l'impertinent. Il répondit :

- Bonjour monsieur ! Igrekel !

Surpris, le gaillard !

- Pardon !

- Igrekel !

Ses yeux s'écarquillaient, il ne comprenait pas mais n'osait pas le faire répéter encore une fois. Yves mit fin au supplice.

- Oui ! Y L comme Yves Layer ! Vous semblez surpris.

Il éclata de rire, signe d'absence d'incompatibilité à porter un képi et avoir de l'humour.

- Excusez-moi ! Office national de la chasse et de la protection de la faune sauvage. Vous comprenez maintenant pourquoi j'abrège.

- Oui ! Je compatis.

- Vous n'avez pas vu un chien, par hasard ?

- Non ! Un chien comment ?

- Un chien courant noir et orange avec de longues oreilles et...

- Un bruno du Jura ?

Le visage du garde s'éclaira d'un coup.

- Oui ! Un bruno du Jura ! Vous l'avez vu ?

- Non ! Mais je connais cette race. Mon père ne chassait qu'avec ces chiens à la robe noire et feu. J'apprends que l'on dit maintenant orange ! C'est sûrement pour éviter les feux de forêts.

Il riait facilement, le brave fonctionnaire, il était sympa. Son visage se figea d'un coup.

- En fait oui ! C'est un clebs qui fout le feu partout où il passe. Il chasse seul la nuit depuis des mois. On ne voit plus un seul sanglier, plus un seul chevreuil sur la commune. Il apparaît, disparaît, mord un gosse au passage pour se faire les quenottes, un vrai fantôme ! Le maire, le préfet et le DRAF... Excusez-moi le directeur régional de l'agriculture et de la forêt sont sur mon dos à longueur de journée, ma femme râle parce que je ne suis plus à la maison et

cerise sur le gâteau : je passe pour un con. Voilà c'est tout ! Le bordel ! A un moment, j'ai cru qu'il était enragé et qu'il allait mourir dans les bois, mais non ! Il est revenu et le gamin mordu a quand même eu droit à son traitement antirabique, le bordel !

Ses paroles étaient précipitées, il haïssait vraiment le bruno. Yves remarqua une carabine à lunette sur les sièges arrières de la voiture, il répéta encore plus doucement et la tête baissée : le bordel ! Il se redressa.

- Sans indiscretion, vous habitez où ?

- Au moulin disparu.

La réponse le stupéfia.

- Au moulin disparu ! Chez la mère Layer ?

- Oui ! Je suis son fils.

- Excusez-moi ! Je n'avais pas fait le rapprochement tout à l'heure. Vous êtes en vacances ?

- Non ! Je vais habiter là définitivement.

Re-stupeur.

- Ça vous étonne ?

- Oui et non ! Enfin oui ! Je vais vous noter mon numéro de portable. Si vous remarquez quelque chose de bizarre, n'hésitez pas à me téléphoner, j'arriverai sur-le-champ. Avec les gendarmes, ce sera plus compliqué. Vous allez tomber sur un centre d'appel, vous serez dirigé sur une autre ligne, votre conversation sera enregistrée, enfin vous voyez bien...

- Qu'entendez-vous par bizarre ?

Il se tortilla sur son siège.

- Ben ! Tout ce qui est anormal !

- Merci ! J'avais compris !

- Des allées et venues suspectes, des bruits, une présence douteuse, enfin tout ce qui vous paraît...

- Bizarre !

- Voilà ! C'est ça. Je ne peux pas vous en dire plus, je suis assermenté, je dois m'appuyer sur des faits et non sur des suspicions. Vous comprenez ?

Le garde griffonna une feuille de son calepin.

- Je vous ai noté mon numéro de téléphone, ne le perdez pas ! Je continue ma tournée, il faut que je finisse avant midi.

Yves reprit sa marche vers le village. Ce qui le surprenait, c'était l'attitude du garde, elle lui rappelait celle du clodo de service. « Vous allez habiter au moulin disparu ? » Il n'y avait pourtant rien de surprenant à habiter au moulin disparu ! Il sourit en pensant à la première question « Vous n'avez pas vu un chien par hasard ? » Il répondit spontanément : non. C'était bien un réflexe de chasseur. Les automatismes revenaient après une pause de vingt-sept ans ! Si on lui avait posé cette question en ville, il aurait répondu qu'il avait vu un épagneul boiteux. A la campagne, si un garde ou un gendarme recherchait un chien, c'était souvent un chien de chasse qui avait chopé une poule ou « coursé »¹ des moutons et un chasseur ne dénonçait jamais un chien de chasse. C'était la règle ! Cette constatation le ragailardit, il retrouverait vite ses bonnes habitudes au moulin disparu ! Il pensa de nouveau à la surprise du garde et du marginal. Si le moulin s'était appelé comme au début du siècle « le moulin des disparus, » Yves aurait compris une petite inquiétude.

Il revit le notaire qui lisait l'acte de succession.

- ... Enfin une bâtisse sise sur la commune de Villers appelée communément le moulin des...

Il appuya avec agacement sur une touche du téléphone.

- Vous pouvez venir mademoiselle !

Il la regarda s'approcher, elle ne comprenait pas, il tapota de l'ongle la feuille, elle ne comprenait toujours pas.

- Là ! Vous avez tapé le moulin des disparus ! C'est le moulin disparu !

- Je vous assure, Maître, sur le cadastre, il est marqué « moulin des disparus ! »

¹ Expression locale : couru après.

Il leva les yeux au plafond pour prendre Dieu à témoin. Yves, lui, prit la défense de l'opprimée.

- Elle a raison, Maître ! Auparavant ce moulin s'appelait « des disparus, » le nom officiel de la parcelle cadastrale est « des disparus. »

Elle revint, vexée, avec un immense rouleau de papier à la main. Le notaire vérifia et elle repartit, en pinçant les lèvres et serrant les fesses.

- Savez-vous, monsieur Layer, pourquoi votre fond porte ce nom ?

- Parce que plusieurs personnes ont disparu à cet endroit.

- C'est curieux ! Et qui ?

- Un cousin, mon grand-père, mon arrière arrière arrière grand-mère. Mon arrière arrière grand-père n'a pas disparu mais il mourut dans des conditions étranges.

- En fait : presque une génération sur deux ! Méfiez-vous !

Il se mit à rire en tendant une liasse de papier à parapher. Nadia n'appréciait pas son humour. Elle n'avait jamais pensé à cette funeste progression arithmétique.

C'est en revenant à Besançon qu'elle lui dit :

- Quand penses-tu mettre en vente le moulin ?

- Mais je n'ai pas l'intention de mettre en vente le moulin !

- Pourquoi le garder ? Nous pourrions acheter un appartement sur la côte pour notre retraite.

- Mais je n'ai pas l'intention de passer ma retraite sur la côte, comme tu dis !

La guerre était déclarée.

- Enfin ! Sois, un jour, raisonnable ! Tu n'imagines tout de même pas que je vais me cloîtrer dans cette bâtisse à l'écart de tout. J'ai horreur de la campagne, tu le sais ! Papa pense comme moi, il serait stupide de...

- Tu diras à ton père de me foutre la paix !

Yves arriva vers les premières maisons de Villers et se dirigea vers la place de l'église. Il se réjouit de voir que toutes les vieilles fermes avaient été restaurées, les murs étaient décrépis et les pierres jointoyées. Elles avaient, certes, perdu leur vocation première, celle d'héberger des vaches ou des chevaux, mais l'architecture était respectée, sauf peut-être les portes de grange transformées en baies vitrées.

Ce qui l'étonnait, c'était le silence, il avait l'impression de traverser un village mort. Il n'entendait pas de vaches meugler, de chevaux hennir, de chiens aboyer et les habitants s'interpeller d'un bout à l'autre de la rue. Le manque d'odeurs aussi l'avait surpris. Il ne sentait plus les effluves des tas de fumiers, les fumets de cuisine et du pain chaud de la boulangerie... qui était fermée ! Il se souvenait des protestations de sa mère : « Tu te rends compte ! En un mois Villers a perdu sa boulangerie, son épicerie et son curé ! Ton père en serait malade. Quand je pense qu'avant la guerre... » Elle avait raison, Simone ! Villers était devenu un dortoir.

Quelques années auparavant, il avait ri en lisant une petite annonce immobilière : « A vendre maison à Villers, village calme... » Village calme ! Aucun village n'était plus animé que Villers : Une scierie qui ronronnait... Deux menuiseries qui couinaient... Les coqs... Les canards... Alfred qui gueulait toute la journée au bistrot... La fabrique de plots et les maçons italiens qui chantaient à tue-tête « O sole mio » ou qui sifflaient les filles rieuses.

L'agence immobilière avait raison : Villers était un village calme, mort.

Autre surprise : les potagers avaient disparu. Le gazon, bien vert, tondu de frais, avait envahi les plates-bandes bien dressées qui faisaient la fierté des maîtresses de maison. Les plus généreuses alignaient une rangée de glaïeuls ou de dahlias en bordure de rue, qu'elles cueillaient par brassées pour l'église ou la mairie selon leurs convictions religieuses ou politiques.